

## ... À PERPETUITÉ<sup>1</sup>!

Marie-Jean Sauret

En écoutant Pierre Bruno sur le transcendant, me revenait le sens que le terme a pris en psychologie: soit il désigne une dimension qui relèverait de la métaphysique et qui ne concernerait pas la “ science ”, soit il correspond à un problème dont la solution existerait potentiellement dans les neurosciences, à savoir comment l’esprit naît de la matière. La deuxième réflexion qui m’est venue est que c’est la psychanalyse qui révèle ce qui fait l’os du transcendant et l’essence de la religion : intuition que je souhaite contribuer à conforter.

1) Pierre Bruno en a rappelé l’usage mathématique depuis Leibniz : un nombre transcendant est un nombre irrationnel qui n’est la racine d’aucune équation algébrique à coefficient entier, par opposition au nombre algébrique, un nombre complexe racine d’un polynôme rationnel non nul (un nombre rationnel est un nombre entier relatif ou un nombre fractionnel positif ou négatif). Au fond le nombre transcendant chiffre une dimension impossible à attraper par l’algèbre. “ Transcendant ” se distingue alors du sens

---

<sup>1</sup> J’ai hésité avec deux autres titres : “ Pas plus la femme que la mère réelle ” et “ Un nom a laisser tomber à perpétuité ! ”

philosophique : ce qui dépasse l'ordre naturel, physique, ou qui qualifie une signification si universelle qu'elle dépasse toutes les catégories. En quelque sorte le traitement mathématique du transcendant le laïcise. C'est ainsi que je comprends le fragment mis sur la liste par Nicolas Guérin, rapprochant le transcendant (Leibniz) et le transfini (Cantor). N. Guérin fait cas de la réponse de Cantor à Poincaré qui lui reprochait justement cet usage philosophique en introduisant dans la théorie des ensembles un Genre Suprême capable d'englober tous les nombres infinis, l'ensemble de tous les ensembles : " Je n'ai jamais procédé par un "Genre Suprême" de l'infini actuel. Bien au contraire, j'ai rigoureusement démontré qu'il n'y a pas de "Genre Suprême" de l'infini actuel. Ce qui surpasse tout ce qui est fini et transfini n'est aucun "Genre", c'est la simple unité, complètement individuel où tout est inclus... C'est l'"Actus Purissimus" que beaucoup nomment Dieu ”.

Il faudra revenir sur la réponse de Pierre Bruno à Nicolas Guérin<sup>2</sup>. Mais la remarque de

---

<sup>2</sup> Je rappelle ce fragment de la réponse de Pierre Bruno : "Quant à la question 3, qui est une remarque, je trouve très intéressant ce que dit Cantor. Apparemment, il prend position contre l'équivalence du transfini et du continu, mais surtout il affirme que l'équivalence est à trouver avec le Un, ce qui effectivement laisse l'Autre en dehors. D'où deux conséquences envisageables : L'Autre est ce qui permet la symbolisation (donc la

Cantor a le mérite de souligner que le traitement mathématique du transcendant ne tente pas de le forclure : au passage, je me demande si la secte paranoïaque qui fleurit avec le discours capitaliste n'est pas une secte construite sur le refus de la transcendance à l'instar du scientisme!

Pierre Bruno fait un usage strict du transcendant quand il l'identifie à la réponse à l'impensable, ou plutôt à la question qui vient à la place de la question impossible à écrire posée par l'impensable. Il précise que l'impensable n'est pas le forclos. Cela n'a l'air de rien mais cette distinction ne dénonce-t-elle pas comme trop hâtive la distinction entre forclusion localisée du Nom-du-Père et forclusion généralisée identifiée par certains à l'inexistence du signifiant de La femme qu'écrirait A barré? Peut-on légitimement parler de forclusion généralisée pour dire que " la femme n'existe pas " - puisque cela supposerait que le signifiant existe ou ait pu exister au moins pour quelques uns avant d'être rejeté? Je trouve très fort d'avoir logé l'impensable à la mère réelle, celle qui ne peut pas revenir, et dont l'absence n'est, du coup, pas symbolisable :

---

pensée) mais il est, en tant que tel, impensable. Le symptôme serait ainsi ce qui fait signe de cet impensable. Quant au Un, il présentifierait l'exigence du nom propre, en tant que désignant non une personne, mais un nom, pour reprendre une formule qui m'a été dite ".

la mère réelle ne saurait revenir non plus sous les espèces de La femme.

2) Il existe une autre occurrence du transcendant chez Lacan, précoce, puisqu'elle date de sa conférence " Le symbolique, l'imaginaire et le réel ", récemment publiée par Miller dans *Des noms du père* (Paris, Seuil, 2005). L'inconvénient est de revenir en arrière du pas que Pierre nous a permis d'effectuer avec les deux autres plus tardives.

Dans ce passage Lacan commente les relations constitutives de l'Œdipe : " (...) toute relation à deux, avance-t-il, est plus ou moins marquée du style de l'imaginaire. Pour qu'une relation prenne sa valeur symbolique, il faut qu'il y ait la médiation d'un tiers personnage qui réalise, par rapport au sujet, *l'élément transcendant* grâce à quoi son rapport à l'objet peut-être soutenu à une certaine distance ". Grosse différence avec les références amenées par Pierre Bruno, à cette époque Lacan ne fait pas porter la transcendance sur l'objet mais sur un éventuel élément médiateur. Plus loin il précise cependant, ce qui justement n'est pas sans rapport avec l'impensable de la mère réelle, que l'angoisse est toujours liée à la perte, " à une relation à deux sur le point de s'évanouir, et à laquelle doit succéder quelque chose d'autre que le sujet ne peut aborder sans un certain vertige " (p. 38) -

“ quelque chose d’autre ” que je traduis par : la mère réelle au delà des absences de la mère symbolique (et imaginaire). “ Dès que s’introduit le tiers, poursuit Lacan, qu’il entre dans la relation narcissique, la possibilité s’ouvre d’une médiation réelle, par l’intermédiaire essentiellement du personnage qui, par rapport au sujet, représente un *personnage transcendant*, autrement dit une image de maîtrise par l’intermédiaire de laquelle son désir et son accomplissement peuvent se réaliser symboliquement. A ce moment intervient un autre registre, qui est celui de la loi, ou celui de la culpabilité, selon le registre dans lequel il est vécu ” (p. 39). Remarquons que les mêmes termes, l’objet, la loi et le transcendant, présents dans ce passage, sont également mobilisés par les deux références postérieures commentées par Pierre Bruno.

Est-ce que, dans cette lecture, Lacan ne suggère pas déjà que le Nom-du-Père (à cette date encore à venir comme concept) puisse venir à la place du nombre transcendant qui subsumerait l’impensable réel avec lequel le sujet a affaire ? Seulement, le Nom-du-Père n’est pas un nombre : en quoi il participe de la solution religieuse.

3) C’est pourquoi je vous livre ce passage de Lacan sur les surréalistes qui me paraît confirmer le pas à faire du père au sinthome (“ Leçon du 11 mars 1975, Le séminaire livre

XXII : RSI ”, *Ornicar* ? n° 5, hiver 1975/1976, p. 27). “ Les imbéciles de l’amour fou qui avaient eu l’idée de suppléer à la femme irréaliste s’intitulaient eux-mêmes surréalistes. ” Si elle existait, LA femme surgirait du réel où l’impossible la localise – elle est irréaliste dans le symbolique. “ Ils étaient eux-mêmes symptômes, poursuit Lacan, symptômes de l’après guerre de 14, à ceci près que symptômes sociaux – mais il n’est pas dit que ce qui est social ne soit pas lié à un nœud de ressemblances. ” Il y va sinon d’une critique implicite de la théorie du lien social, du moins d’une identification du social par la théorie freudienne de la horde, ce que le texte confirme plus loin. Lacan poursuit : “ Leur idée de suppléer à la femme qui n’existe pas comme La, à la femme dont j’ai dit que c’était bien le type même de l’errance, les remettait dans l’ornière du Nom-du-Père, du Père en tant que nommant, dont j’ai dit que c’était un truc émergé de la Bible, mais que j’ajoute que c’était pour l’homme une façon de tirer son épingle du jeu”.

Il me paraît clair que Lacan oppose l’appui trouvé par l’homme dans le Nom-du-Père, pour traiter l’impensable de l’inexistence de la femme (est-il légitime de le dire ainsi ?), à un traitement par le sinthome. Il avance plus loin que le Nom-du-Père – écoutez bien – “ est un nom à perdre comme les autres, à laisser tomber à perpétuité ”!

Il enchaîne : “ Un Dieu, aussi tribal que les autres [allusion à la horde primitive] mais peut-être employé avec une plus grande pureté de moyens, n’est que le complément bien inutile (...) du fait que c’est le signifiant 1 et sans trou, sans trou dont il soit permis de se servir dans le nœud borroméen, qui a un corps d’homme - sexué par soi, Freud le souligne - [qui] donne le partenaire qui lui manque. ” (sans doute il y aurait un effort à faire pour situer le fait que Cantor en appelle face à l’impensable également au Un et à dieu, moins la référence phallique. Le partenaire, poursuit Lacan, “ qui lui manque comment ? - du fait qu’il est *aphligé* (...) réellement d’un phallus qui lui barre la jouissance du corps de l’Autre. Il lui faudrait un Autre de l’Autre pour que le corps de l’Autre ne soit pas le sien du semblant [ ? ], pour qu’il ne soit pas si différent des animaux de ne pas pouvoir, comme tous les animaux sexués, faire de la femelle le Dieu de sa vie ”. A la suite de ce passage Lacan réintroduit le réel comme *sens blanc* - ce qui est après tout un des noms de l’impensable peut-on dire *in effigie* ou *en acte*.

Le passage est difficile à déchiffrer : faut-il entendre que l’homme pourrait se passer de Dieu, sauf pour rencontrer le corps de l’Autre, que les animaux font ou ne font pas de la femelle le dieu de la vie ? En tout cas, le rapport sexuel ne relève pas de l’algèbre, malgré l’étymologie qui fait du terme *algèbre*

un synonyme de réduction de fracture ! Le sinthome comme échappant à la transcendance par le père et répondant aux limites de l'algèbre est à venir dans l'enseignement de Lacan : précisément ici du côté de *La partenaire* - le sinthome contre le père, à perpétuité !

Séminaire de la APJL "Divin, divan",  
Toulouse, le 29 Mai 2006

[SUMARIO](#)